

## Du calme, ce n'est qu'un départ

Charles-Stéphane Roy

---

Numéro 240, novembre–décembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47831ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Roy, C.-S. (2005). Du calme, ce n'est qu'un départ. *Séquences*, (240), 7–7.

## MANIFESTATIONS

## TORONTO INTERNATIONAL FILM FESTIVAL

## DU CALME, CE N'EST QU'UN DÉPART

Le Festival de Toronto (TIFF) permet aux cinéastes cadets d'émerger dans plusieurs sections, dont *Discovery*, *Canada's First* et même *Midnight Madness*, le volet culte de l'événement. Le jury de la Presse internationale (FIPRESCI), dont je faisais partie, devait visionner une quinzaine de titres afin de déterminer le récipiendaire du prix de la meilleure première œuvre. L'exercice permettait principalement au Festival de valoriser des films qui seraient autrement demeurés sous-exposés, alors que les points de mire au TIFF sont déjà multiples et se portent mutuellement ombrage. En revanche, la FIPRESCI avait à composer avec un bassin de films difficilement discernables entre eux, et de qualité discutable. Comment comparer la pertinence ou l'originalité de titres aussi éparses que la comédie câblée *Bam Bam & Celeste* de l'humoriste écervelée Margaret Cho, *The Last Hangman* d'Adrian Shergold, un téléfilm poli dans les deux sens du terme, et le survalorisé *Harsh Times*, la première réalisation de David Ayer, encore scénariste de *Training Day* et *Dark Blue* il n'y a pas si longtemps? Aussi incohérente que tolérante, la sélection maison réservée à notre égard peinait à rencontrer les standards d'innovation valorisés par la FIPRESCI.

Charles-Stéphane Roy

## Des couples, pas des sentiments

Le prix de la Presse internationale fut ainsi remis sans compétition aucune à *Sa-kwa* de Kang Yi-kwan. D'une simplicité confondante, ce film sud-coréen à la progression lente et sûre composait un austère drame romantique toujours penché sur l'essentiel du désarroi amoureux d'une jeune de bonne famille prise, comme le veut tout bon mélo de ce genre, entre le sentiment de rejet qu'elle occasionne chez un prétendant trop insistant, et celui qu'elle subit de la part d'un ex qui ne l'aime plus. On parle d'une œuvre sans brèches et assumée, mais qui, une fois n'est pas coutume, s'immobilise rapidement à force de s'interdire tout remous. Tout l'opposé de l'âpre *You Bet Your Life* d'Antonin Svoboda, un exercice de style sur les idylles bohémiennes d'un joueur compulsif entre les casinos et les appartements poisseux dans le Vienne des paumés. Le producteur de *Darwin's Nightmare* a filmé l'errance d'un couple d'acteurs fauve et magnétique avec une caméra numérique traqueuse et polissonne, mais cette équation aux incalculables variables a donné de plus probants résultats chez Leos Carax et Fatih Akin. Au suivant.

## Brouillon d'histoire

On peut cracher dans la soupe des faits vécus tandis qu'on nage en plein chaudron des *biopics* apologétiques et autres drames historiques à sens unique — tant qu'à biaiser les faits, pourquoi ne pas se lancer à corps perdu dans un révisionnisme triomphant? Chapeau à Im Sang-soo pour avoir évincé l'assassinat du président Park Chung-hee en 1979 d'un quelconque agenda politique dans *The President's Last Bang*, mi-chronique, mi-boutade qui a secoué le cinéma coréen cette année. Dans les faits, le cinéaste s'est tenu à respecter une chronologie et des intervenants relevant du domaine public, mais derrière les barricades du campus gouvernemental, Im fait la loi et restitue la fameuse fusillade avec une ironie et une violence à rendre cardiaque tout bon historien adepte de décorum et de distanciation — imaginez un Tarantino filant Costa-Gravas. Tant pis pour les autres; il tardait à déconstruire cette chasse gardée à la stricte



Sa-kwa

faveur du plaisir cinématographique, et voilà chose faite, avec de surcroît une impolitesse que l'on voudrait revoir plus souvent.

## Expier en HLM

*Stuff & Dough* avait épaté la galerie il y a trois ans et c'est avec un bonheur en demi-teintes que *The Death of Mr. Lazarescu* a renouvelé l'affection portée au travail du cinéaste Cristi Puiu. Poussant plus loin encore son esthétique de la trivialité chez les citoyens des arrières quartiers, le Roumain adopte cette fois-ci une facture quasi documentaire pour révéler les petites lâchetés et les requêtes plaintives d'un ivrogne du troisième âge à l'heure de ses dernières souffrances. Le pauvre homme crache tout ce qu'il lui reste de foie, boit de l'eau, prends des cachets et se couche avant de demander un peu d'aide à ses voisins de palier et de suivre une infirmière dans l'enfer d'un hôpital surchargé. D'une alarmante sobriété, le film dénote un sens aigu des gestes anodins du quotidien des oubliés, gestes révélateurs de notre condition et de nos rapports aux autres. Jamais aimable, *The Death of Mr. Lazarescu* s'autorise encore moins de concessions dramatiques que les frères Dardenne pour laisser le champ entièrement libre à la cruauté ordinaire de ces solitudes éteintes bien avant d'avoir refermé leurs cercueils. Sans s'annoncer, le pathétisme de ce dénuement assainit nos esprits lessivés par les nombreux essais surexcités du TIFF.